

Nous ne prétendons point ici faire l'analyse de la symphonie exécutée dimanche dernier au Conservatoire. Nous venons seulement constater un nouveau triomphe d'Hector Berlioz. Oui, nouveau triomphe, bien qu'une première audition soit insuffisante pour que le public, les artistes, les musiciens eux-mêmes, puissent pénétrer le sens d'une vaste composition; nouveau triomphe, bien que l'orchestre n'ait pas eu le temps de rendre l'exécution digne de lui et digne de l'ouvrage. Mais la foule est venue, et la foule a été attentive, sympathique, et elle a su faire la part des circonstances dont nous venons de parler. Mais un morceau a été applaudi avec fureur et redemandé avec acclamation. Ce morceau, exécuté hier, est aujourd'hui célèbre. Dans les salons, dans les foyers, partout où l'on se rassemble, l'on entend parler de la *Marche des Pèlerins*; partout l'on s'extasie sur l'effet de ce rythme mystérieux, de cette prière à laquelle les arpèges de l'alto principal prêtent une couleur si religieuse, et de cette cloche que l'on entend d'abord dans le lointain, dont le son devient toujours plus fort et plus distinct à mesure que les moines avancent au monastère, et qui, lorsqu'ils sont entrés dans la chapelle, finit par résonner seule, en laissant toutefois parvenir à l'oreille le murmure d'une psalmodie grave avec ses interruptions et ses pauses. Quel enthousiasme ne produira pas ce morceau et le suivant, la *Sérénade*, tous deux si frappants de vérité et saisissants de couleur, lorsque les exécutans, débarrassés d'une préoccupation insupportable et continuelle, libres d'une gêne matérielle, et maîtres de leurs parties, seront tout entiers sous l'influence des sentimens qui les domineront, et lorsqu'ils seront devenus les interprètes d'une pensée devenue leur propre pensée. Le public n'a pas // 395 // tout compris, il est vrai, mais ce qu'il a compris lui révèle la portée de ce qu'il a à comprendre, et du connu il arrivera à l'inconnu.

Nous reviendrons sur cette symphonie. Nous la méditerons, nous l'étudierons avec conscience, et nous tâcherons de saisir la pensée de l'auteur dans toutes les parties de son œuvre. Pour le moment, nous ne pourrions que hasarder des conjectures sur le premier morceau, et surtout sur le quatrième, *L'Orgie de brigands*, dans lesquels, à travers des torrens d'une harmonie encore obscure et nuageuse, nous avons cru entrevoir d'étincelantes beautés et découvrir des traits d'une expression vigoureuse et vraie, tels que cette terreur qui saisit les brigands au milieu de leur tête et de leur joie frénétique, lorsqu'un bruit de pas, entendu autour d'eux, leur fait craindre une surprise fatale. Mais nous pouvons dire dès à présent, sans crainte de nous tromper, que si Berlioz semble particulièrement doué de la faculté de peindre les scènes sombres et terribles, il trouve dans des tableaux plus calmes de sereines inspirations, des couleurs qui reposent, des images fraîches aux nuances veloutées. Les mélodies du premier allegro, les solos de cor anglais et d'alto principal, dans la *Sérénade*, justifient cette observation.

Nous parlerons aussi de cette fantaisie sur l'Orientale de Victor Hugo, *la Captive*, chef-d'œuvre de mélodie, de science et d'instrumentation, comme la romance tirée du roman de *Marie*, est un chef-d'œuvre de douce mélancolie et de simplicité. Quant à l'ouverture de *Waverley*, rendue avec beaucoup de feu par l'orchestre, nous avouons qu'elle ne nous avait jamais produit autant d'effet que dimanche dernier. Il y a loin de cette ouverture à celles des *Francs-Juges* et du *Roi Léar*; mais elle est digne de les précéder.

On se demande quelquefois par quels procédés le compositeur qui ne joue, comme Berlioz, d'aucun instrument obtient les effets extraordinaires

d'instrumentation qui abondent dans ses symphonies. A cela on peut répondre par un seul mot: le génie. Or le génie ne s'apprend pas. On ne l'acquiert pas au moyen d'une méthode. Le génie est une révélation. Berlioz ne joue d'aucun instrument, à la vérité; mais il joue de tous à la fois, c'est-à-dire que son instrument, c'est l'orchestre, et de même que l'instrumentiste n'a pas besoin de mettre les doigts sur son piano ou d'emboucher la clarinette pour avoir l'idée des différens timbres qui correspondent aux différentes notes aux perceptions desquelles il rapporte ses mélodies, de même aussi les effets d'orchestre se révèlent instinctivement, soudainement et sans effort à l'instrumentiste, comme le peintre conçoit un tableau dans son imagination avec ses contrastes d'ombres et de lumières.

Berlioz a déjà plus de renommée que tels ou tels compositeurs, auteurs de plusieurs opéras qui n'ont manqué ni d'exécutans ni de prôneurs; et pourtant les portes du théâtre lui sont encore fermées. Isolé de toute coterie, il a pris à partie le public, et a obtenu au-dehors de brillans succès. Seul, il s'est fait une scène, des drames, un orchestre. Mais, dira-t-on peut-être, ce n'est pas que nous contestions le talent du jeune artiste, mais vous avouez que le public a peine à comprendre sa musique; c'est précisément pour cela que nous n'en voulons pas. – Oui, nous admettons que la musique de Berlioz contrarie les habitudes du public. Cependant vous voyez que le public s'y fait. Et puis, de ce qu'un artiste n'est pas compris, faut-il conclure que les moyens de se faire comprendre doivent lui êtres refusés? Du reste, le théâtre change la question. Au théâtre, le poème est un interprète suffisant de la musique. Vous avez dans les ballets, dans les décors, dans les chanteurs, de brillans accessoires et des compensations certaines. Oui, le public n'appréciera pas tout d'un coup le mérite d'un opéra écrit par l'auteur de la *Symphonie fantastique*. Mais il se trouvera là encore quelque *Marche du supplice*, quelque *Prière des Pèlerins* qui l'électrisera. Peut-on dire que le public apprécie aujourd'hui toutes les beautés d'un *Don Giovanni*, d'un *Guillaume-Tell*, d'un *Robert-le-Diable*? Assurément non, et voyez pourtant le succès, la vogue opiniâtre de ces ouvrages! Chaque jour le jeune artiste recrute dans le public une masse formidable contre laquelle vous ne pourrez bientôt plus résister. Croyez-nous, n'attendez pas qu'il vous force la main; il vous sera plus glorieux de la lui tendre.

***GAZETTE MUSICALE*, 7 décembre 1834, pp. 394-395.**

Journal Title:	GAZETTE MUSICALE
Journal Subtitle:	None
Day of Week:	
Calendar Date:	7 DÉCEMBRE 1834
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	I, 49
Year:	1834
Series:	
Pagination:	394 à 395
Issue:	
Title of Article:	SECOND CONCERT DE M. BERLIOZ
Subtitle of Article:	None
Signature:	None
Pseudonym:	None
Author:	Joseph d'Ortigue
Layout:	Internal main text
Cross-reference:	